

Séance d'installation de Pierre Collin à l'Académie des beaux-arts
Mercredi 1^{er} décembre 2021
Discours de Pierre Collin

Chers Amis,
Mesdames, Messieurs,
Cher Érik,
Chère Anna Quillivic
Cher Armel Quillivic,

Les rêves parfois se réalisent puisque me voici en ce jour à cette place, dans ce lieu... »

C'est par ces mots que René Quillivic a choisi d'ouvrir son discours à cette même tribune le 18 octobre 1995, jour de son installation.

Aujourd'hui, à 26 ans de distance, j'ai l'honneur et la charge de lui succéder au fauteuil IV de la section gravure selon le rituel de cette Académie.

Pour ma part, j'ai longtemps redouté le protocole et l'aspect solennelle de cette cérémonie, je craignais de faire un faux-pas, un oubli, distrait, rêveur comme je suis et surtout si peu coutumier de ce genre d'exercice.

En mars 2020, la Covid est arrivée et elle a tout balayé.

Durant les vagues successives de confinement, la perspective de cette installation s'est soudain envolée, plus rien à l'horizon...

Alors, j'ai repensé à la phrase de René Quillivic, à l'ouverture de son discours, pouvoir à nouveau se retrouver physiquement ensemble, réunis sous cette coupole serait un rêve : René Quillivic avait raison, enfin...

Nous y voici : ensemble réunis en ce jour, à cette place, en ce lieu...

Peut-être aurait-il fallu ajouter quelques trompettes aux roulements de tambour de la Garde républicaine pour fêter encore davantage ces retrouvailles, mais là je crois que je m'é gare...

Je n'ai jamais rencontré René Quillivic, je le regrette vivement.

Comment parler d'une œuvre, retracer un chemin, donner à voir par des mots, le parcours artistique d'une vie, comment parler d'un homme que l'on n'a pas connu ?

Afin de pouvoir partager avec vous tous, en ce jour, la vie et l'œuvre de René Quillivic, j'ai choisi d'accompagner ce discours de visuels.

Ma première visite chez vous, date de juillet 2018. J'ai découvert au bord de la ligne d'Auteuil, boulevard de Montmorency, une maison-atelier construite par l'architecte Pierre

Patout en 1925 pour vos grands-parents paternels.

Cette maison c'est le théâtre « parisien » de votre famille, témoin de 3 générations de Quillivic, une maison bientôt centenaire.

Le grand atelier du rez-de-chaussée est gardé par deux hautes figures de Bretonnes, une femme de Ploaré et une femme d'Audierne. Elles ont été sculptées dans le granit breton, dit de kersantite, par votre grand-père, elles encadrent son atelier où son œuvre est toujours en place. 50 ans après sa disparition en 1969, rien ne semble avoir bougé, ce lieu est resté intact.

La façade est ornée de motifs repris des gravures sur bois de votre grand-père et les poignées des portes sont des têtes de femmes en bronze de sa main. Chaque jour, vous les utilisez puisqu'elles ouvrent vos habitations respectives. Ainsi vous êtes, en quelque sorte, les veilleurs de la maison Quillivic.

Votre grand-père René Quillivic était un sculpteur reconnu, auteur de nombreux monuments, également peintre et graveur sur bois.

Breton, il est né à Plouhinec au cap Sizun, à la pointe du Finistère dans une famille de marins-pêcheurs. Vous y conservez toujours sa petite maison dans le cœur du village. Plouhinec c'est le fief des Quillivic, le monument aux morts de la Grande guerre y est sculpté par votre grand-père, lequel comme dans la plupart de ses autres monuments, a renoncé à la traditionnelle figure du soldat héroïque au profit du parent éploré par le deuil de son enfant mort au combat. A Plouhinec c'est sa propre mère qu'il a choisie comme modèle. Enfin, la médiathèque de Plouhinec porte son nom.

Votre Grand-Mère, Alphonsine Pecoul, est issue d'une vieille famille de Carpentras.

Son Père était le Maire de cette ville et l'un de vos ancêtres en était déjà l'intendant sous Louis XIV, c'est dire...

Alphonsine Pecoul était peintre, elle a suivi une formation en Italie, à Rome, puis l'a poursuivie à Paris à la Grande chaumière et c'est là qu'elle fera la rencontre de votre grand-père.

Carpentras – Plouhinec – Paris : sont les trois théâtres de votre famille.

1925, ce n'est pas seulement la date de la construction de la maison-atelier de Paris, c'est aussi l'année de naissance de votre père, né le 30 avril 1925 à Carpentras.

Il hérite du prénom de son propre père, et j'ai noté que parfois pour s'en distinguer il signait René-Marie Quillivic.

Votre Mère, Claudine Béréchel était également artiste. Vos parents se sont rencontrés aux beaux-arts de Paris.

Ensemble, ils ont partagé tout au long de leur existence une passion commune pour la gravure, la peinture, l'art de la médaille ainsi qu'un goût immodéré de la collection et en particulier celle de fossiles et de silex taillés.

Vos parents vivaient et travaillaient dans l'appartement du dernier étage, lequel est toujours chargé de leurs œuvres et de leurs importantes collections.

C'est à Carpentras que René Quillivic a passé son enfance avec sa sœur Edwet de 5 ans son

aînée.

Dans l'autobiographie de votre père destinée à Jean-Marie Granier qui l'a reçu sous cette Coupole, un passage m'a particulièrement frappé :

1935 année cruciale, vers la fin de l'hiver 1935, mon cousin germain Paul Bernusset doit aller en Italie à Spolète plus précisément pour y traiter une affaire.

Ma mère, parfaitement bilingue est du voyage pour négocier le marché... mon père qui passe la mauvaise saison à Carpentras les accompagnera, ils en profiteront pour faire du tourisme artistique, au dernier moment ma mère décide que je pars avec eux.

J'ai dix ans...

Je me revois allant avec mon père chez le photographe pour me faire faire la photo d'identité qui sera ajoutée au passeport maternel...

Tant pis pour l'école.

Ce voyage dans la terre de l'art me marquera pour la vie. Car on s'arrête un peu partout là où il y a un chef d'œuvre à voir et Dieu sait s'il y en a.

C'est le « Jugement dernier » de Lucas Signorelli à Orvieto que j'ai encore aujourd'hui présent dans la mémoire. C'est Assise – Giotto – Cimabue, c'est Florence, Pise, Rome, Ferrare, Crémone etc... Quel éblouissement.

Ensuite mon père décide qu'il va en Grèce, là aucun membre de la famille ne l'accompagnera, mais il rentrera avec divers cadeaux dont une monnaie grecque à mon intention – nouvel éblouissement.

Je n'ai de cesse que de faire moi aussi des pièces de monnaies gravées dans des morceaux de plâtre avec un vieux couteau de cuisine (cela amuse mon père et il me donne des conseils – il faut le dire.

Gravure en creux dans laquelle je coule de l'étain (volé dans la fabrique de conserve proche) et fondu dans la pelle à cendres du poêle à charbon de la salle à manger – Cela ne plait pas à ma mère...

Tant pis.

Voici les grandes vacances de cette année 1935 et nouvelle aubaine toute la famille, avec ma sœur – va passer l'été en Belgique où a lieu l'exposition internationale – toute la peinture flamande est rassemblée ; à Bruxelles ou dans les grandes villes. C'est la Vierge du chancelier Rollin – C'est le monde fabuleux de Bruegel L'Ancien – mes yeux ne sont pas assez grands pour regarder tout cela.

Ensuite c'est la Hollande. Je revois le visage bouleversé de mon père devant la Ronde de nuit. Puis la maison de Rembrandt où sont rassemblées ses gravures – là ma mère m'achète un fac-similé de la « Pièce aux cent florins ».

Le Professeur Laborit disait que c'est pendant l'enfance que s'inscrivent dans les neurones ce que sera l'adulte.

La ligne de ma vie était tracée...

Dans le texte que je viens de vous lire, René Quillivic évoque deux éblouissements, décisifs à l'âge de 10 ans :

- L'art de la gravure en médaille lui est révélé par la monnaie grecque rapportée par son père.

- L'art de la gravure en taille-douce est incarné par La Pièce aux cents florins, le cadeau de sa mère.

Deux cadeaux, deux voies, deux veines qu'il creusera par la suite... Cette transmission par une famille d'artiste est une chance.

J' imagine avec jubilation la joyeuse aventure de sa première médaille fabriquée dans la cuisine de Carpentras...

Comme l'a si bien indiqué Erik Desmazières dans son discours, je serai toujours reconnaissant à ma mère d'avoir favorisé très tôt mon attirance pour l'art, d'une façon indéfectible qui m'a toujours surpris, voire épaté, surtout dans une famille où l'on devient plutôt médecin ou ingénieur.

L'enfance est bien la plaque vierge sur laquelle vont se graver nos émotions premières. L'émerveillement et la joie y soufflent avec force, l'enfance est un pays où l'on croit aux rêves que l'on se raconte, un territoire de liberté cher aux artistes.

Je ne devrais pas le dire, mais souvent lorsque je croise mes consœurs ou confrères je me plais à les imaginer « enfants ». Etaient-ils joyeux, espiègles, fantaisistes, rêveurs ou sérieux ?

Je crois aussi que les artistes ne quittent jamais ce pays de l'enfance.

Entre nous, quand je ne suis pas sur le motif à converser avec le soleil, l'atelier reste aujourd'hui mon terrain de jeu favori...

Ici, à l'Académie des beaux-arts, notre mission consiste, entre autres, à transmettre :

- En favorisant l'émergence des jeunes générations.

- En accompagnant les créateurs de notre temps par des résidences, de nombreux prix ainsi que les bourses d'aides et d'encouragements que nous accordons chaque année.

Sans oublier, bien sûr, notre engagement auprès de la Casa de Vélazquez.

Voilà quelques-unes des actions que nous portons au sein de notre compagnie, missions qui ne sont malheureusement pas assez connues du grand public.

Contrairement à l'image d'Epinal, l'Académie, n'est pas un podium sur lequel chaque académicien dans son beau costume se hisserait au-dessus des autres pour faire l'important, mais bien au contraire un lieu où ensemble, enrichi de nos différences, nous tachons d'être attentifs aux autres créateurs, jeunes et moins jeunes, où nous croisons nos champs d'expertises, nos parcours de vie.

Un lieu où nous donnons de notre temps afin d'utiliser au mieux cette belle boîte à outils dont nous avons la charge et cela au service des autres créateurs.

Mais, revenons à René Quillivic, après avoir passé ses années d'enfance à Carpentras, à partir de 1941. Il est pensionnaire à Marseille au Lycée Thiers.

En 1944, bac en poche, il monte à Paris où il dessine d'après « L'Antique » dans les galeries de l'école des Beaux-arts.

En janvier 1945, il accompagne son père faire de la céramique chez Henriot à Quimper et c'est en mai qu'il est définitivement admis aux Beaux-arts de Paris...

A l'École des beaux-arts, inscrit en gravure, il est l'élève de Cami et de Galanis. Dans cet atelier, une génération d'artistes est passée, et certains sont devenus des amis de votre père :

- Jean-Marie Granier, graveur, que j'ai croisé aussi comme professeur.

- Mario Avati, un graveur renommé grâce à ses manières noires, il a doté et donné son nom à l'important prix que nous décernons chaque année à l'œuvre d'un graveur confirmé. Je le revois encore à l'atelier Lacourière.

- Jean Delpech, un artiste très pédagogue qui a initié à l'art de la gravure un nombre important de créateurs comme toi Erik, ou comme Corinne qui m'a souvent parlé de lui et de son atelier.

Le monde est petit...

A mon époque, l'atelier de gravure des beaux-arts de Paris, était situé en surplomb du quai Malaquais, avec une vue incroyable sur la Seine et le Louvre. Dans ce vaste atelier, j'ai noué aussi de nombreuses amitiés. Certains sont présents sous cette coupole aujourd'hui, j'en suis très heureux, et les en remercie chaleureusement. Ils doivent bien rire de me voir habillé de la sorte.

D'autres, hélas, nous ont quitté trop tôt, mais mes pensées sont aujourd'hui avec eux, je pense en particulier à Alexis de Kermoal et à Axel Cassel, dont Erik a précédemment parlé.

Heureusement leurs œuvres nous accompagnent toujours.

C'était un atelier très sympathique où régnait une grande diversité de styles. Après le passage des matrices sous la presse, nous étions toujours très curieux d'aller découvrir les épreuves des uns et des autres, il y régnait une forte émulation et un sentiment de liberté.

Pas de discours dogmatique, pas de clan esthétique, cet atelier était piloté par deux personnalités très différentes, qui s'entendaient assez moyennement, disons-le, d'une part le graveur Bertrand Dorny et le peintre décorateur Jacques Lagrange.

Nous aimions beaucoup y travailler sous leurs conseils et leurs regards bienveillants.

Aujourd'hui, c'est sur la presse de Bertrand Dorny, que je tire mes essais, il me l'a cédée, il y a 25 ans, et son souvenir m'accompagne toujours.

A partir de 1947, votre père fréquente parallèlement aux beaux-arts l'atelier d'André Lhote à Montparnasse et celui de Fernand Léger qui accueille dans un atelier quelques élèves, deux ou trois. De lui il écrit : « *Le contact avec cette forte personnalité m'a laissé une empreinte ineffaçable – c'est de l'art vivant à l'état brut* ».

Aux beaux-arts, il élargit le spectre de ses pratiques artistiques, apprend à tailler l'acier des médailles chez Dropsy, à peindre chez Untersteller et c'est là qu'il rencontre Claudine Béréchel sa future épouse.

René Quillivic obtient le premier second prix de Rome en 1950 !

Ce prix ne permettant pas l'accès à la Villa Médicis, sur le conseil du graveur Albert Decaris, il tente la Casa de Velázquez, il y sera reçu en 1952 et pensionnaire jusqu'en 1954 .

Il profite de sa bourse pour voyager au Maroc et aux Iles Canaries dont il rapporte une suite de gravures.

A son retour d'Espagne, en 1956 il épouse Claudine Béréchel, son ancienne condisciple des beaux-arts avec laquelle il partagera désormais une vie entièrement dédiée à l'art dans la maison du boulevard de Montmorency.

Ensemble ils auront deux enfants :

Anna et Armel.

Après l'Espagne, de 1955 à 1957, René Quillivic est professeur de la ville de Paris et parallèlement dessinateur dans l'atelier de l'architecte Albert Laprade. Et, il commence à exposer dans les salons parisiens, dont le salon du trait, un salon bien connu des graveurs de cette époque.

Au cours des années 60/70, il réalise de nombreux 1% pour des établissements scolaires comme à Audierne, Saint-Flour, Petit Couronne, Vitry, Riom ou encore la pile central du pont de Créteil, le grand mur du Cèdre à Sèvres ou bien le grand marbre de la Caserne Kellerman de la garde républicaine.

Dans ses œuvres monumentales, il utilise le métal, l'ardoise, la lave, le marbre, le béton, au service de décors que l'on peut situer entre le bas-relief et la gravure. Dans l'ensemble de cette production, la préoccupation graphique est une constante, il en est de même pour sa peinture.

En 1948, il réalise sa première commande de médaille.

Dans son discours Jean-Marie Granier nous dit :

« C'est au Général de Gaulle que vous devez d'avoir gravé la première de vos médailles. Pour célébrer les marins de l'île de de Sein qui, les premiers, l'avaient rejoint à Londres en 1940, il souhaite que l'exécution d'une médaille soit confiée à un jeune artiste breton. »

Son propre père, René Quillivic « le sculpteur » est lui, l'auteur du monument de l'île de Sein, inauguré par le Général de Gaulle en 1960.

Revenons à votre père, sa première collaboration avec la monnaie de Paris remonte à 1948, il a 23 ans.

Pierre Dehaye, notre ancien confrère, directeur de la Monnaie de Paris à partir de 1964 a impulsé à la médaille un nouvel essor. Il agira pratiquement en mécène pour vos parents soutenant ainsi les audaces de votre père qui invente dans les années 70 le principe de la « médaille double » : une prouesse technique.

35 ans après l'expérience de la cuisine de Carpentras, il réalise la médaille de sa ville natale.

La gravure en creux de la médaille est alors offerte en même temps que le positif. Il développera aussi le concept de « médaille-objet ».

Une œuvre de votre mère est présente dans l'exposition permanente de la Monnaie de Paris, c'est le symptôme d'une passion partagée par vos deux parents pour cet art de la gravure en médaille.

Dans ses gravures sur cuivre, en taille douce, René Quillivic privilégie l'usage du burin, il aime l'épure de son trait, l'acte décisif de l'incision de cette lame d'acier dans la planche de cuivre.

Pour lui : la ligne est l'essence de la gravure.

Son œuvre gravé qui court tout au long de sa vie n'est malheureusement – « pas répertoriée » - et vous m'avez confié, chers Anna et Armel qu'il vous restait très peu de choses. Il en est de même pour sa peinture qu'il vendait en Suisse et aux Etats-Unis par le biais de deux marchands.

Son œuvre gravée mériterait un inventaire, un catalogue raisonné.

C'est le chaînon manquant de mon exploration.

A partir de 1969, il investit une nouvelle étape dans son œuvre en gravant son premier timbre et il obtient le prix Jean Goujon.

Sa longue pratique du burin, l'a conduit naturellement vers la réalisation de timbre-poste.

Des timbres, il en réalisera plus de 250 poinçons durant 30 années, notamment le timbre qui commémore le bi-centenaire de l'Institut de France en 1995.

De votre père, on peut dire qu'il aura conjugué l'art de la gravure tout au long de son existence, depuis sa première médaille gravée dans la cuisine de Carpentras en 1935 jusqu'à l'impressionnant corpus des 250 timbres gravés entre 1969 et les années 2000.

Ainsi il a exploré l'art de la gravure sous de nombreuses formes.

LA GRAVURE, c'est bien l'axe, la ligne de crête de son œuvre.

Lors de ma première visite, vous m'avez parlé d'un texte sur la gravure, un texte de sa main : Permettez que je le lise....

La Gravure :

L'Empreinte des pas de l'homme préhistorique dans l'argile fraîche de la rivière est un signe ; avec ses doigts il peut tracer d'autres signes, et quand il prolonge sa main d'un éclat de silex, il invente l'outil, prémice de « l'homo faber ».

Mais l'outil essentiel demeure la main elle-même, chef d'œuvre de complexité, en relation directe avec le cerveau.

Le primitif devait attribuer à cette main, un pouvoir sacré, comme en témoigne ces multiples empreintes de mains en réserve sur les parois des cavernes.

Le silex éclaté, aux arêtes tranchantes et aux usages multiples, sera la matière privilégiée jusqu'à l'apparition des métaux.

Le geste du graveur est un acte spontané et instinctif – il accompagne les peintures

rupestres, les outils en os, les galets et schistes de toutes natures, ce geste porte en lui la nécessité d'une synthèse, qui perdure dans toutes les techniques, des monnaies grecques, aux gravures sur pierre chinoises avec l'arrivée du papier, la gravure trouve dans l'estampe un champ illimité permettant d'aller au bout des possibilités plastiques...

Le sillon tracé par le burin dans la plaque de métal a une valeur symbolique, comme le sillon de l'araire de Romulus qui détermine l'espace sacré de ce qui sera une cité. QUILLIVIC

Après la lecture de ce texte, je me suis mis à penser aux zig zag gravés sur des coquillages par l'Homo érectus à Java.

Ces coquillages dormaient tranquillement depuis un siècle dans une vitrine du musée d'histoire naturelle de Leyde, lorsqu'ils ont été soumis, en 2007, au spectre du carbone 14 par une équipe de scientifiques.

Bilan de cette datation : 500 000 ans !

½ million d'années, ce jour-là, ces chercheurs ont révélé le plus ancien geste gravé connu !

Cette découverte a eu lieu à Leyde, la ville qui a vu naître Rembrandt ! Un clin_d'œil.

L'art de la gravure est donc bien un geste primitif essentiel, geste qui nous constitue. Dans la collection des quelques 10 000 silex taillés, rassemblée par vos parents tout au long de leur vie, il y a une fascination pour cet outil tranchant primitif, en quelque sorte un premier burin...

Graver répond à une nécessité qui nous vient du fond des âges.

Graver, inciser, creuser, comme votre père j'ai eu le plaisir de découvrir ces gestes tôt, comme lui j'ai développé le goût de la gravure dans la cuisine familiale !

Graver aujourd'hui me semble encore plus prometteur qu'il y a 50 ans lors de mes premiers essais...chez Erdal Alantar dont Erik a évoqué le rôle, à mon égard, mon premier « passeur » en gravure.

Je me souviens qu'après avoir regardé attentivement mon carton chargé de dessins, d'illustrations et de bande - dessinées il m'a dit :

« Tu devrais essayer la gravure »...

Il me semble aujourd'hui, que c'était une bonne idée...

Comme René Quillivic, je partage le sentiment qu'il y a réellement un champ illimité dans cet art à deux temps qu'est la gravure, entre le travail sur la matrice et sa révélation sur le papier au moment du tirage.

Les possibilités sont réellement infinies, chaque créateur peut explorer ce territoire et l'élargir à sa guise. Cette gymnastique du tirage, nous les graveurs, nous la partageons avec nos amis photographes.

Un jour, je ne suis pas tellement pressé, j'ai encore beaucoup à faire, je tirerai ma révérence, pas immortel pour un sou.

Alors, une autre, un autre sera à cette place et devra jouer ce même rituel.

C'est la force de cette coupole,

un amer dans le temps,

un amer dans le paysage,

un repère.

Les membres passent, l'Académie demeure, c'est une belle idée.

Selon le discours de Jean-Marie Granier, René Quillivic était exactement le centième successeur d'Abraham Bosse, le premier graveur à entrer à l'Académie royale en 1648.

Votre Père a été élu en 1994 à ce fauteuil, où il a pris le relais d'André Jacquemin.

Chère Catherine Trémois,

Cet été lors d'un déjeuner dans notre jardin vous nous avez évoqué un texte que votre mari le graveur Pierre-Yves Trémois avait consacré à René Quillivic après sa disparition le 20 juillet 2016.

Ce court texte, il l'a lu en séance rendant ainsi hommage à son confrère, comme c'est l'usage dans notre compagnie.

Le voici :

A René Quillivic l'original,

René, nous connaissons ton œuvre multiforme, profonde, mais tu avais parfois ce côté « bougon » !

Alors on se disait : il a mauvais caractère...Non tu avais seulement du caractère, et même on découvrait cette gentillesse qui est souvent l'apanage des « Bretons » ? Ce sont parfois des menhirs de granit, mais aussi des galets d'une douceur érodée par les vagues de l'océan.

La Monnaie de Paris peut s'enorgueillir de tes nombreuses réalisations telles tes médailles doubles dont tu as été l'initiateur et des médailles en taille directe dans l'acier.

Tu disais à notre ami Claude Abeille que graver c'était beaucoup plus que dessiner, c'était inscrire, voir incruster dans la matière, car tes gravures révèlent la trace d'une action.

Quand tu portais une œuvre nouvelle, un timbre par exemple, tu en créais 250...

Cette originalité encore...Comme si tu désirais aller « jusqu'au bout ».

Alors tu étais Quillivic.

Tu avais la gravure dans le sang. C'est un héritage dont tu étais fier.

Comme nous sommes fiers de t'avoir connu , admiré et d'avoir eu le privilège d'être ton ami.

Pierre-Yves Trémois

Pierre-Yves Trémois, nous a malheureusement quittés en août 2020 dans sa centième année.

A titre personnel, je garderai longtemps le souvenir de cette belle journée d'été où Pierre-Yves Trémois m'a accueilli chez vous très chaleureusement Chère Catherine, c'était une

première réunion de travail où nous avons attribué les prix de gravure 2018 en compagnie d'Astrid et d'Erik, une section à nouveau au complet.

En 2018, chère Astrid, cher Erik, vous m'avez sollicité afin que je me porte candidat au siège de René Quillivic, vous m'y avez encouragé et c'est bien grâce à vous que j'ai osé franchir ce rubicond qui me semblait infranchissable, avec son protocole et son prestige...

Je vous en remercie très vivement.

Vous aviez raison, comment aurai-je pu dire NON à la gravure !

Cher Erik, merci de ton beau discours et de ta bienveillance à mon égard depuis si longtemps.

En 2017, je suis venu sous cette Coupole pour y recevoir le prix Lurçat.

Dans votre discours, Cher Laurent Petitgirard vous évoquiez le formidable travail de José Antonio Abreu, les « Orchestres de papier » qu'il a créé au Vénézuéla.

J'ignorais tout de cette histoire et je l'ai trouvée extraordinaire.

La pratique artistique comme lien social, comme moyen pour chaque individu de s'émanciper, de se réaliser est une chance, une chance à offrir à chacun.

L'art est bien un mode d'ouverture pour l'être humain à l'inverse de la culture de consommation qui assujettit les individus. Je crois qu'une œuvre d'art peut changer une vie, que l'art est notre lien, un territoire de liberté.

Pour ma part, je sais ce que je dois aux autres créateurs, comment leurs œuvres ont contribué à élargir mon regard, ma pensée et comment elles m'accompagnent dans la vie...

Bref, en entendant vos mots cher Laurent, je me suis dit si c'est ça l'Académie, si c'est ça, alors ça m'intéresse...

Aujourd'hui à l'heure où notre section « gravure » va s'élargir au dessin, à la bande-dessinée, au dessin sous toutes ses formes, Catherine Meurisse va venir nous y rejoindre.

En effet, en 2020, grâce à ton élection Chère Catherine, tu as apporté dans ton sillage le dessin, le dessin de presse, l'illustration, la bande dessinée, ton humour, l'esprit de Charlie et de tes chers amis disparus...

En d'autres temps, j'aurais rêvé aussi y voir Daumier, Granville, Gus Bofa, Roland Topor, Chaval, Brétécher, Mandryka, Reiser, Sempé etc...

J'aurais bien ajouté à cette liste quelques dessinateurs étrangers comme Franquin, Hergé, Willem, Art Spiegelman, Robert Crumb, Julie Doucet...

Mes chères consœurs,

Mes chers confrères.

Je vous remercie infiniment d'avoir voulu que je sois des vôtres, c'est une joie pour moi de partager avec vous au sein de cette Académie, vos talents, vos expériences, vos parcours personnels si riches.

Lors de nos travaux futurs, à vos côtés, j'espère être utile et aujourd'hui je me réjouis de rejoindre la section gravure - dessin !

A cette tribune, à cet instant, je constate que vous êtes tous là bien présents et je suis très heureux de partager ce moment avec vous, malgré la COVID, malgré les masques, malgré la 5^{ème} vague qui monte...

Alors je crois que je peux reprendre une dernière fois les mots de René Quillivic : les rêves parfois se réalisent...

Je vous remercie tous très chaleureusement de votre présence, avec une pensée particulière pour ceux qui viennent de loin, notamment les bretons qui pour certains font l'aller et retour dans la journée.

MERCI à tous